

Didier Goupil

Portrait composé



Didier Goupil, l'homme du monde

Bien sûr il y a le journal de Jules Renard : "Le style, c'est le mot qu'il faut. Le reste importe peu." Et la correspondance de Gustave Flaubert : "Une bonne phrase de prose doit être comme un bon vers, interchangeable, aussi rythmée, aussi sonore." Mais pour apprendre à bien écrire, on aurait tort de négliger l'œuvre de Fernand Raynaud. Dans un sketch de 1955, le comique joue un marchand qui a inscrit sur son ardoise : "Ici on vend de belles oranges pas chères". Son patron arrive :

- Vous ne voyez pas que c'est inutile le mot «ici» ?
- C'est vrai, j'ai mis «ici»... (Il crache sur l'ardoise) Pfut ! J'efface «ici».
- «On vend de belles oranges pas chères». Ils auront bien le temps de le voir, que ce n'est pas cher... Pourquoi vous avez écrit "pas chères" ?
- C'est vrai ! Pfut, pfut ! J'efface «pas chères».
- Donnez-moi ça... «On vend de belles oranges»... «On vend»... Vous aviez peut-être l'intention de les donner ? Mmm ?
- Nan !
- Alors pourquoi vous avez marqué «On vend» ?

Une imparable leçon de style que Didier Goupil applique parfaitement. Prenez son livre *Femme du monde* : pas même une centaine de pages, un texte très aéré, mais tout le XX^{ème} siècle défile sous nos yeux et chaque phrase, chaque mot nous donnent le frisson puisqu'ils possèdent la force de la nécessité. On songe à la remarque de Miles Davis : "Pourquoi jouer tant de notes alors qu'il suffit de jouer les meilleures ?"

Cette riche sobriété apparaît également dans *Le Jour de mon retour sur terre*,

La Lettre à Anna, *Les Tiroirs de Visconti*... Et quand, de *Malettre à Castro est mort !*, Didier Goupil nous offre des textes plus étoffés, on retrouve l'élégance qui le caractérise mieux que tout. On pourrait même parler de sophistication ; à le lire comme à le voir, il est facile de l'imaginer dans le costume de ces esthètes décadents dont la littérature a tracé le portrait. Des *Esseintes*, c'est lui. *Dorian Gray* pareillement – du reste il ne vieillit pas. Et si l'on me permet d'entrer dans l'intime, il y a aussi en lui du *Gatsby le Magnifique*, partant du *Fitzgerald*. Un désir de revanche sociale animait l'écrivain américain comme son personnage. Sans que cela remette en cause sa sincérité d'auteur, Didier Goupil me semble habité par une envie de rejoindre l'aristocratie des lettres tout en sachant que les jeux sont truqués et qu'aucune réception germanopratinne ne vaudra une soirée entre amis.

L'homme est complexe. On ne saurait donc le réduire à un dandy de grand talent. Son goût du raffinement, sa passion de l'art ("Sur la durée, Rothko et les autres, ça l'aura mieux nourri, que le pain ou l'oxygène" écrit-il de l'héroïne de *Femme du monde* ; cela vaut aussi pour lui) ne l'ont jamais empêché de prendre à bras le corps les réalités les plus dures. Le 11 septembre, le castrisme, et par-dessus tout la Shoah qu'il évoque inlassablement : Didier Goupil a mal au monde, c'est écrit noir sur blanc.

Un monde qu'il aime cependant et que, du Maghreb à Cuba, il voudrait visiter dans tous ses recoins. Je ne l'ai jamais suivi dans ses voyages mais je suis persuadé qu'il se montre moins attentif au décor qu'à l'humain. Je connais sa curiosité des gens, son indulgence envers leurs défauts et leurs manques, sa fidélité amicale. S'éloigne-t-on du portrait de l'écrivain ?

Je ne crois pas. Ouvrez n'importe lequel de ses livres : aucun cynisme, aucun sarcasme... N'en déplaise à Gide, on peut faire de la bonne littérature avec de bons sentiments.

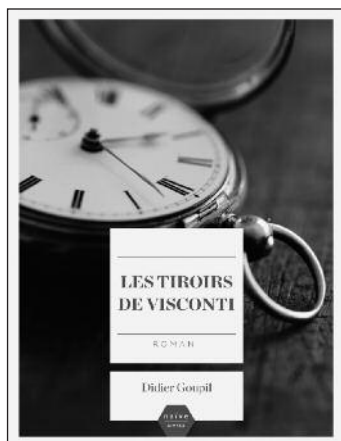
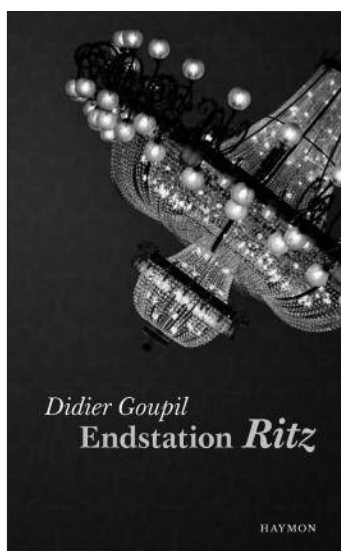
Brice Torrecillas
Ecrivain et journaliste

L'atelier en marchant

Qu'il s'agisse d'animer des ateliers, de proposer des lectures ou de participer à la construction de projets littéraires et artistiques, parmi les auteurs de la région Didier Goupil fait partie de ceux qui ont le goût du partage de sa passion pour l'écriture et la littérature. C'est avec une belle générosité, une réelle chaleur humaine et une incroyable empathie pour les autres qu'il s'engage.

Si le monde des ateliers d'écriture est loin d'être uniforme dans la manière de conduire les participants à écrire, l'approche de Didier Goupil est singulière, selon les dires de ces jeunes, de ces adultes qui ont vécu un atelier d'écriture avec lui. La première surprise est qu'il s'écoule du temps, et même parfois beaucoup de temps, avant de prendre un stylo dans ces ateliers. Parce que préalablement il engage de longs échanges, des débats, des croisements de regards sur le thème abordé, sur la perception des uns des autres, installant une évidente convivialité, une simplicité pour désembuer les regards et délier la langue. Au fond, Didier conduit ses ateliers avant tout comme une aventure humaine avec les mots, la langue, la littérature, invitant chacun d'abord à regarder avant d'écrire.

De la même manière, si Didier Goupil grand lecteur et enseignant de lettres semble avoir une approche "classique"





de la littérature, bien qu'ayant abandonné depuis longtemps la section littéraire du *Lagarde et Michard*, il est résolument en phase avec les évolutions actuelles de l'écriture. C'est ainsi que sceptique d'abord, Didier Goupil n'hésite pas à faire le pari de projets atypiques tels que ceux conduits avec la Boutique d'Écriture du Grand Toulouse et la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, ou encore avec l'Usine et la compagnie des arts de la rue du GdRA pour *"Ethnographiques"*... s'engageant tour à tour dans l'écriture du Web 2.0 ou expérimentant l'écriture *in vivo* sur scène en complicité avec le vidéaste Enrico Clarelli.

Autant dire que Didier Goupil appartient à ces auteurs qui conjuguent le goût des belles lettres et croient fermement à la rencontre de la langue et des arts, au renouvellement et à l'expérimentation de nouvelles formes d'animation littéraire comme un rhizome entre les gens.

Valérie Griffi

Ancienne directrice de la Boutique d'Écriture du Grand Toulouse aujourd'hui Chef du projet éducatif de la Ville de Toulouse

Cellule K ou la nuit réinventée

Dans une société qui passe son temps à décliner ses possibles évolutions, qui passe son temps à décliner la rencontre avec son avenir. Dans une société qui passe son temps à nous faire oublier que les raisons de la lutte de classe sont toujours d'une étonnante actualité. Dans une société usée par des rites que nous avons déjà décodés mille fois comme étant des comédies

aux canevas pauvres et répétitifs. Dans cette société, j'ai rencontré Didier. Comme ça, par hasard. J'ai rencontré Didier parce qu'il marche, et qu'il vous aborde avec une réelle curiosité. On se demande pourquoi il continue à regarder avec un tel appétit. Parfois je serais tenté de penser à une forme d'innocence non répertoriée qui dépasse de loin la pensée, l'idéologie, le calcul même. Oui, Didier expérimente la vie, il ne passe pas, il s'installe, il boit un café, il allume une cigarette et vous donne la parole. C'est ainsi qu'il écrit aussi, il donne la parole aux marcheurs qu'il croise et qu'il interroge sans lassitude, presque enthousiaste d'avoir pu parler, entendre et écrire. En sa compagnie, vous allez d'une lecture à un spectacle, d'une terrasse de café à une soirée où il y aura des amis, et quand vous vous apprêtez à rentrer, vous vous apercevez que vous avez épuisé la nuit. Au petit matin, légèrement dégrisé, vous vous retrouvez dans une ville qu'il a inventée pour vous, et vous a laissée en cadeau avant de disparaître. Didier apparaît puis disparaît pendant des jours, des semaines, parfois des mois. Où est-il ? Que trafique-t-il ? On ne sait jamais vraiment mais un beau jour, il vous rappelle, vous raconte qu'il revient d'une résidence d'écriture à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon autour des écritures numériques, qu'il connaît le lieu, qu'il y a déjà résidé en l'an 2000, qu'il en a ramené une nouvelle, *Cellule K*, où l'on entend autant le cri du cloître que le chant des poètes, Keats, Kermann, Kafka, qui le hantent... et qu'il aimerait montrer ce texte sur scène, montrer à voir les lieux, la pierre, les couloirs, les cyprès noirs, mais également montrer comment il l'a écrit, la musique qu'il écoutait, la nuit, dans la cellule... L'aventure commence ! Installer différents bureaux sur l'ordinateur, les relier à un rétroprojecteur pour diffuser les

photos et les films qu'il a ramenés, trouver la comédienne qui habitera la parole des poètes... Les nuits n'en ont pas fini d'être courtes, mais à ce moment-là peu importe, on sait qu'elles seront fortes et chaleureuses.

Enrico Clarelli

Vidéaste et metteur en scène de "Cellule K, printemps 2010", spectacle d'écriture numérique présenté à la Cave Poésie et à la Médiathèque José Cabanis (Toulouse).

Homme du monde

Est-il homme avant que d'être écrivain, ou écrivain parce qu'homme d'abord ? Sa générosité comme sa curiosité, son attachement au sens du vital et son goût pour la fête, donnent *a priori* le sentiment d'un être charmant, à la compagnie agréable et au verbe plaisant.

Sociable, donc, il a l'art de se fondre en milieu inconnu. Jusqu'à une sorte de dissémination impressionnante de lui-même quand il cherche le meilleur recentrement d'autrui. Il se fragmente, s'émince, s'émiette dans les parcours d'écriture qu'il aide les autres à tracer. Avec humanité.

"Je ne doute pas des rivières souteraines", dit-il. Auxquelles songe-t-il ? A celles des autres qu'il contribue à faire sourdre avec joie, liesse et joliesse, ou aux siennes propres, résurgences de tant de traversées sensibles ?

Caroline Durand

Conseillère Livre et Lecture DRAC Midi-Pyrénées

Didier Goupil en quelques livres

Né à Paris en 1963, Didier Goupil vit à Toulouse depuis 2001. Il est l'auteur de recueils de nouvelles (*Maleterre, Absent pour le moment*) et de romans remarquables par la critique dont *Femme du monde* et *Castro est mort !* qui ont été traduits en allemand. Collaborateur régulier au festival de la correspondance de Grignan, il a travaillé étroitement avec la boutique d'écriture du grand Toulouse pendant de nombreuses années. Il est également l'auteur d'un spectacle d'écriture numérique, *Cellule K, printemps 2010*, présenté en 2011 à la Cave Poésie et à la Médiathèque José Cabanis. Son dernier ouvrage, *Les Tiroirs de Visconti*, vient de paraître chez Naïve Livres.

Les Tiroirs de Visconti en quelques mots

"Il me parut un jour évident que le nom que Paul M. présentait comme étant le sien ne l'était pas. Qu'il ne s'agissait que d'un nom d'emprunt, d'une identité parmi d'autres, et que tout comme il collectionnait les parapluies et les éventails, il collectionnait également les patronymes."

Paul M. ne porte que des vestes Arnys. Il choisit ses oiseaux empaillés chez Deyrolle, fait relier ses livres à Bruxelles et surfe dès qu'il le peut sur eBay. Paul M. est un collectionneur, un vrai. Il veut vivre plusieurs vies, s'inventer une filiation : une histoire qui lui appartienne enfin. Et si les tiroirs de ses commodes sont remplis d'objets d'époque, c'est qu'ils ne contiennent pas seulement son existence, mais également sa vie rêvée, et même sa mort fantasmée.

Au-delà des mots et des apparences, Didier Goupil suit le fil d'une enquête intime. Les objets, les collections permettent-ils réellement de reconstruire une enfance, de coller les morceaux épars d'une mémoire forcément sélective ? Enquête philosophique, thriller sans meurtres ni coupables, à l'image des collectionneurs, nous avons entre les mains une pièce unique, un roman d'une substance rare.